

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 48 – Le 11 décembre 2023

**Une vocation de citoyen du monde
née au Lycée Clemenceau :**

Henri Lopes

par

Jean Amyot d'Inville

Henri Lopes, qui présida en 1992 la cérémonie du Centenaire de la construction des bâtiments actuels du Lycée, nous a quittés ce 2 novembre 2023.

Merci à Jean Amyot d'Inville de nous avoir autorisés à reproduire son très beau texte publié, en 1998, dans le Cahier de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire.

Responsable de publication : J.-L. Liters

jeanlouis.liters@gmail.com



Henri Lopes
Photographié dans la Cour d'honneur
du Lycée Clemenceau le 26 septembre 1992

Une vocation de citoyen du monde née au Lycée Clemenceau

Henri Lopes

Homme d'Etat, fonctionnaire international et écrivain

Existe-t-il un Nantais qui soit autant du monde ? Par ses origines, ses convictions et ses actions, le Nantais que j'ai choisi n'est pas seulement dans le monde, il est du monde. Même si sa notoriété est grande et si certains projecteurs locaux l'ont déjà éclairé - le lycée Clemenceau est fier de son ancien élève et l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire lui a remis le prix Jules Verne en 1990 - son histoire, loin d'être terminée, mérite d'être racontée.

Henri Lopes, c'est de lui dont il s'agit, n'est pas né à l'ombre de la cathédrale Saint-Pierre ni près du parc de Procé. Non plus dans des quartiers plus « populaires ». Le long de la Loire alors ? Non, le fleuve qu'il a côtoyé dans sa tendre enfance s'appelle le Congo. Car mon héros est Africain. Français aussi car il détient - il le sait depuis peu de temps - la double nationalité. Mais, on le verra, il est d'abord métis. Et, par ses fonctions, il parcourt tous les continents.

Profession ? Sur sa carte d'identité il y avait écrit jusqu'en juillet 1998 : fonctionnaire international. Henri Lopes a passé plus de dix-sept ans à l'Unesco concluant sa carrière professionnelle au poste de directeur général adjoint pour l'Afrique. Auparavant, pendant une dizaine d'années, il a été ministre, et même Premier ministre de son pays. Sa carrière initiale était celle de professeur. Mais j'oublie ce qui, à ses yeux, est le plus important : écrivain ! C'est probablement pour ne pas sacrifier à la littérature - et pour se sentir libre - qu'il n'est pas devenu chef d'Etat. Et, au moment où paraîtront ces Cahiers, il sera ambassadeur de son pays en France.

« Nous sommes tous devenus métis ! »

Henri Lopes est né en 1937 à Léopoldville, redevenue depuis lors Kinshasa. Pourtant c'est de l'autre rive, le Congo Brazzaville, dont il est citoyen.

1937, c'est la colonisation. Et Henri Lopes est métis. Ces deux faits sont importants : ils influenceront et son oeuvre littéraire et sa carrière professionnelle.

Métis... avant même sa naissance ! Son père et sa mère le sont déjà. Son père est né d'un Belge et d'une Congolaise de Léopoldville. Sa mère, d'un fonctionnaire corse et d'une Congolaise de Brazzaville.

Son village natal, Maluku, est au bord du Congo. Dans un texte très émouvant, « Maluku au temps des bateaux à roues » (in *Une enfance d'ailleurs. 17 écrivains racontent* (Belfond)), Henri Lopes décrit son environnement : « Maluku est situé à la fin de ce couloir que Stanley baptisa chenal et où le fleuve possède l'un des débits les plus puissants du monde. Selon les professeurs de géographie, l'Amazone ne le battrait que d'une courte tête. Quelques kilomètres en aval, le fleuve s'élargit, s'étale et se calme. Un lac immense, d'où il est quelquefois difficile, d'une rive, d'en apercevoir l'autre. En certains endroits, le Stanley Pool a plus de trente kilomètres de large. » Il se souvient des bateaux à roues qui surgissaient brusquement puis glissaient en silence sur le fleuve. « Ils revenaient de fleuves et de pays dont les noms étaient remplis de mystère. Ils avaient parcouru des régions peuplées de tribus sur lesquelles nos parents nous avaient raconté mille légendes. »

D'autres bateaux qui venaient de Léopoldville ou de Brazzaville étaient plus lents « Nous en connaissions les noms par coeur. Hormis quelques patronymes de fleuves et de lieux, c'était pour la plupart ceux des héros des colonisations française et belge. Candides, nous croyions qu'ils avaient combattu pour notre bien. Nous ne savions pas encore que nous descendions des Peaux-Rouges ».

Première allusion à la colonisation et à sa race. Ses sept ouvrages (dont six romans) (NDLR à la date de 1998) font souvent référence à ces années où les Congos étaient belge et français. D'un côté, la gent européenne qui a toutes les qualités, de l'autre « la masse des nègres » avec tous les défauts.

Blanc ou noir ? Noir ou blanc ? Population flottante, les métis peuvent, côté « Brazza », habiter avec les Blancs mais, par fidélité à la famille maternelle, choisissent l'autre quartier. Côté « Léo » ils sont cantonnés d'office dans le quartier indigène. Dans son dernier roman *Le lys et le flamboyant* (Le Seuil), Henri Lopes fait dire à son narrateur : « S'il existait une pilule à bon marché pour éclaircir la peau, ma mère, mon frère et ma soeur, installés en Europe et en Amérique, l'avaleraient. Quant à moi, ici, il m'arrive au contraire de vouloir échanger ma peau contre une plus foncée et mes cheveux contre de la laine de mouton ».

Jean Blot dans *Le magazine littéraire* commence ainsi la critique de ce roman, salué par toute la presse : « Métis, mulâtre ? (...) Pour celui qui habite pareille condition l'existence est sans doute deux fois plus difficile mais aussi deux fois plus riche ».

Pourtant il avoue avoir pris conscience de sa négritude non en Afrique mais en France. On trouve dans ses écrits de nombreuses allusions sur les humiliations liées à la couleur de sa peau, notamment dans *Le chercheur d'Afriques* (Le Seuil) qui raconte son itinéraire sous le personnage d'Andélé. Certes, précise Henri Lopes : « C'est déprécier un roman que de réduire ses oeuvres de fiction à une autobiographie. » Mais, ajoute-t-il, « Méfiez-vous cependant des démentis. Je suis un grand menteur ! Car sans mensonge, pas de vrai roman, pas de réalité dans le roman. A condition bien sûr de mentir-vrai ! ».

Et pourtant, qu'ils sont beaux les métis ! Les femmes notamment. On lit encore : « Chaque fois qu'il m'arrive de croiser une femme à la peau d'ambre, qu'elle soit de Chandernagor ou de Bali, des îles Caraïbes, de Madagascar, des Mascareignes ou du Brésil, chaque fois, je me dis qu'il s'agit d'une nymphe de mes tropiques et je me retiens pour ne pas l'aborder. Chaque fois, je brûle de lui adresser l'un de ces mots de passe que m'ont appris mes tantines du temps du Cocktail Tropical » (in *Le Lys et le Flamboyant*, Le Seuil).

« Il y a, il y aura de plus en plus de métis » me prédit Henri Lopes. « Regarder nos voisins » ajoute t-il. Dans le restaurant, proches de nous, un Français et une Asiatique ont un air tout à fait complice. « Toute civilisation est née d'un métissage oublié, toute race est une variété de métissage qui s'ignore », écrit-il encore.

Déjà, en juin 1990, lors de la remise du prix Jules Verne (décerné par l'Académie de Bretagne), il avait rappelé : « Hormis nos frères Pygmées, nous sommes tous devenus aujourd'hui des métis, à la faveur des grandes migrations et des multiples rencontres de l'Histoire. Moi d'évidence. Je vis ce métissage culturel comme un don des dieux offert pour franchir les limites de toutes les frontières et parvenir à ce par quoi une littérature s'affirme véritablement le carrefour de l'universel ».

On l'a vu : sa première identité est naturellement africaine. C'est son identité originelle qu'il continue de rechercher.

L'ancien Premier ministre et futur ambassadeur parle peu politique. Observateur avisé et vigilant il n'est pas optimiste sur le devenir de l'Afrique, craignant de plus en plus de troubles provoqués par une population qui devra vivre. Survivre.

« Les écrivains se rient des frontières et du temps »

Henri Lopes détient d'évidence une autre identité : internationale.

Sans doute parce qu'il appartient à plusieurs familles, il ne se sent pas seulement congolais, il est africain. Et par delà le continent il se sent solidaire de la famille francophone, de tous ces écrivains auxquels il accède sans intermédiaire « parce que nous avons en partage une complicité d'expression ».

Aujourd'hui, il proclame que, tout bien considéré, à côté de ses ancêtres bantous, il possède aussi des ancêtres gaulois. Mieux, il les revendique. Il ne s'agit pas de Vercingétorix mais d'Homère, de Platon, Ovide, Montaigne, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Flaubert, Goethe, Heine etc. Il s'essouffle en les énumérant, concluant : il s'agit surtout d'Antigone.

Il a longtemps cru, précise t-il, que le multiculturalisme était le lot du métis. Il ajoute « En fait c'est le lot commun : les écrivains ressemblent plus à leurs frères qu'à leurs pères. A la limite, le concept de littérature nationale est discutable.

Les écrivains entretiennent entre eux des liens et des dialogues, qui se rient des frontières et du temps. Seule, quelquefois, la langue empêche certaines rencontres. Une littérature qui se nourrirait uniquement du patrimoine national ressemblerait à ces familles qui pratiquent le mariage consanguin. Elle ne dépasserait pas le niveau du provincialisme, se scléroserait et dépérirait par manque d'oxygène ».

D'internationale, nous sommes passés naturellement à son identité culturelle. Par ses éminentes fonctions au sein de l'Unesco, Henri Lopes a pu conjuguer les deux. Qui d'autre, mieux que lui, aurait pu exercer les fonctions qui ont été les siennes au sein de cette institution internationale ? A l'Unesco de 1981 à 1998, il a notamment été sous directeur général pour la culture pendant huit années : record inégalé.

Autre record, celui des kilomètres parcourus : 200 000 par an pendant de nombreuses années ! Surtout pour ses fonctions officielles, parfois comme écrivain.

Lors de son départ de l'Unesco, fin mai 1998, Frédéric Mayor son directeur général a rappelé qu'Henri Lopes avait su donner au secteur de la culture l'impulsion et le dynamisme nécessaire pour en faire l'un des secteurs phares de l'organisation. Parmi les citations on retiendra celles « d'un esprit créatif, d'un diplomate et d'un citoyen du monde ». Ses avis, ajoute M. Mayor, toujours empreints de sagesse et de pondération, seront toujours écoutés à l'Unesco, même si sa mission est officiellement close.

Nouvelle carrière pour notre personnage ? Mais jusqu'alors il n'a cessé d'écrire ! Il écrit pour de multiples raisons, notamment « pour introduire dans l'imaginaire du monde des hommes, des femmes, des paysages, des saisons, des couleurs, des odeurs, des saveurs et des rythmes qui en sont absents; pour dire au monde des quatre saisons celui des saisons sèches et des pluies; pour dire au ciel de la Grande Ourse celui de la Croix du Sud ». Dans un très beau texte intitulé « Pourquoi j'écris », il ajoute : « J'écris pour atteindre le plaisir, pour m'y baigner, j'écris dans la bonté. J'écris dans la fureur. J'écris pour ne pas basculer. J'écris dans la folie. J'écris pour revenir de la folie. J'écris pour me soigner. J'écris parce que je ne sais pas, j'écris pour apprendre ». Il précise encore : « L'écrivain n'est ni un grammairien ni un savant, peut-être un alchimiste mais à coup sûr un artisan. Mots de France ou mots d'Afrique, j'écris pour courir après eux, pour les épilucher et disséquer leur chair, pour tenter de percer leurs mystères. Chaque fois que je joue avec eux et que je les palpe, je suis comme l'aveugle qui tâche de reconstituer la forme de l'objet entre ses doigts et d'en imaginer la couleur ».

En 1993 il reçoit le grand prix de la francophonie de l'Académie française pour l'ensemble de son oeuvre.

« *Le monde nous attend !* »

C'est lors de son adolescence qu'est venue cette passion pour la littérature. Un soir, au lieu d'aller danser dans des salons connus, l'un de ses camarades, un certain Rousseau, lui a parlé de Proust. Passionnément. Le déclic. Le lendemain, Henri Lopes s'inscrivait à la Bibliothèque, située en face de son lycée et commençait à dévorer moult ouvrages. Jusqu'alors seulement intéressé par le sport, il se découvrit une autre passion qui ne l'a jamais quitté.

La soirée se déroulait aux salons Mauduit. Le lycée s'appelait Clemenceau. La Bibliothèque municipale était celle de Nantes. Car nous sommes dans la cité des Ducs où Henri Lopes a passé sept années, de la sixième à la philo. Des années qui marquent, davantage que le lieu de naissance. (L'auteur de ces lignes se sent davantage rennais - où il a passé son enfance - que marocain - il est pourtant né à Meknès.) L'un de nos hommes politiques français (Philippe Séguin, qui a passé son enfance en Tunisie) ne reconnaît-il pas que « la patrie la plus pure est celle de son enfance » ? Par ce septennat sur les bords de la Loire, Henri Lopes est nantais. La métropole de l'Ouest peut le revendiquer !

C'est une nouvelle identité. Et l'une des plus attachantes. Henri Lopes garde de ses années nantaises un sentiment partagé... qui a d'ailleurs favorablement évolué. Quand on est pensionnaire dans les années 50, les grilles, les murs et la discipline d'un lycée peuvent s'apparenter à une prison. Surtout quand on a connu les grands espaces de liberté du fleuve Congo ! Cela dit, après cette première impression, Henri Lopes reconnaît finalement les mérites de cette formation, et semble regretter le laxisme de l'éducation d'aujourd'hui !

De ses années d'enseignement, il affirme d'abord n'avoir appris que des rudiments de latin (pour mieux comprendre le lingala, l'une de ses deux langues maternelles, l'autre étant le français), quelques formules toutes faites en vue des examens et deux choses importantes : jouer au football et manier l'argot avec dextérité ! C'est oublier l'enseignement de son professeur de philosophie, Michel Verret, pour qui il a changé d'orientation en terminale passant de « Sciences Ex » à « Philo » alors qu'il avait obtenu le bac C, davantage scientifique. Henri Lopes rend régulièrement hommage à ce maître avec lequel le dialogue ne s'est jamais interrompu. Il se souvient de Pierre Ayraud, plus connu sous le nom de Thomas Narcejac, et aussi des professeurs qui, le samedi après-midi, apprenaient à réfléchir dans des discussions qui suivaient les séances de cinéma et les conférences des clubs... Unesco. Déjà !



Le 1er juin 2013 dans le Parloir du Lycée

Lors de l'hommage rendu à Michel Verret organisé par Bernard Allaire

Le sport ! Ecole de formation aussi. Dans l'équipe de football on trouve un certain Alain Garnier, qui deviendra journaliste avant de rejoindre l'équipe de direction du Football Club de Nantes-Atlantique. Nous l'appelions « Bamboula » se souvient-il. Aucune allusion raciste, plutôt affectueuse. Le sport, notamment le football, n'abolit-il pas les frontières ? Et Henri Lopes, déjà grand et svelte, était l'un des meilleurs.



L'équipe de football du Lycée Clemenceau, championne minimes en 1950. On reconnaît, debout cinquième à partir de la gauche, Henri Lopes, et, au premier rang, cinquième à partir de la gauche, Alain Garnier.

Jacques Baud, qui l'a également connu, confirme qu'Henri Lopes attirait la sympathie auprès de tous par son allant et sa gentillesse. Propos qui seraient certainement confirmés par tous, notamment Jean-Michel Guillement futur médecin et François Autain, futur ministre, qui l'ont côtoyé.

Il y a également les sorties le dimanche. Henri Lopes a trouvé une famille adoptive : les Perron, qui habitent rue de Coulmiers, et les Hollinger. Famille ouverte et tolérante (maman protestante et beau-frère juif), les Perron ont entendu leur fils Jacques signaler sa présence, dans sa classe. Ils ont aussi fait le rapprochement avec M. Elie, père nourricier d'Henri, qui possède une maison à Barbâtre (Noirmoutier) non loin de celle des Perron. Et à l'époque, il n'y avait que dix maisons le long de cette côte !

Pierre Perron (il est peintre. Il a été professeur de dessin) du même âge qu'Henri, se souvient très bien de ces années de jeunesse. La bande des quatre (deux Perron, leur cousin René Hollinger et Henri) qui ne s'ennuie jamais, à Nantes ou à Noirmoutier. Les billes en terre à Barbâtre, les ballades et jeux sur les dunes de sable, puis adolescents, les filles !

Et déjà de la « culture » : ils vont beaucoup au cinéma, ils jouent la comédie déclamant du latin (de cuisine) habillés en romains, ils créent entre eux un « cercle littéraire » et ne manquent pas d'ambition ayant un moment pour leitmotiv : « Le monde nous attend » !

A table, chez les Perron, on discute parfois littérature. La bibliothèque est plus fournie qu'à Maluku où ne traînaient que les volumes défraîchis d'un dictionnaire Quillet « les pages étaient jaunies par l'humidité et certaines étaient rongées par les termites » et un exemplaire de la Bible.

Les témoins rencontrés ou joints par téléphone ont tous, envers mon personnage, un sentiment de grande admiration : parmi eux ses anciens camarades Pierre Perron, Jacques Baud et Alain Garnier; Paul Morin et l'abbé Chantreau, de l'Académie de Bretagne ; les anciens de Clemenceau, le président Jean Pinson et Jean-Louis Liters qui m'a guidé judicieusement dans ce choix. Qu'ils soient tous ici remerciés.



Henri Lopes évoque de plus en plus ses années nantaises partageant le sentiment de l'auteur autrichien Rilke dans la *Lettre à un jeune poète* qui conseille à l'écrivain de se retourner vers l'enfance, ces années d'innocence et d'émerveillement. Et s'il a été récompensé par l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire pour son roman *Le Chercheur d'Afriques*, c'est aussi parce que son action se déroule en partie à Nantes. Au détour des pages sont cités les noms familiers où se déroule l'histoire : le château des Ducs de Bretagne et ses douves, l'hôtel de la Duchesse Anne, le pont transbordeur, les cheminées des usines LU et le Champ-de-Mars; la rue Crébillon où l'on « dégage »; les bars où l'on sert fillettes de muscadet sur chopines de gros plant; le déjà célèbre Football Club et même le tramway... car l'ancien existait encore. L'action se déroule en partie pendant le Carnaval « Ces deux nuits où l'émotion devient hellène. Nantes se déverse dans la rue et talonne le pavé au rythme du tam-tam. Seules comptent la danse et la bagatelle » !

Il faut relire sa magnifique allocution prononcée devant l'Académie et souhaiter à nos meilleurs auteurs de s'exprimer ainsi. Modèle de clarté, de talent, d'émotion ! Il répondait alors à l'abbé Chantreau, dont le nom de famille est cité dans l'ouvrage. Encore un nom de Barbâtre !

Écoutons-le encore : « Quand je songe aujourd'hui à ma manière d'aborder un texte, d'ordonner mes idées, ou de revenir sur les premiers jets de mes manuscrits, c'est moins à mes maîtres de l'Université que je me réfère qu'à ceux du temps du lycée. C'est à ces derniers que je dois le plaisir de savourer une page, en en découvrant les divers niveaux de lecture, les secrets et les trésors ».

Bel hommage !

Jean AMYOT d'INVILLE

Septembre 1998